

# SOLARIS

Science-fiction et fantastique

## Le volet en ligne

161 *Lectures*  
J.-O. Allard, R. Bozzetto,  
J. Pettigrew et R. D. Nolane

166 *Sci-néma*  
H. Morin et D. Sernine

N° 160

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE  
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



## Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Québec et Canada : 27 \$

États-Unis : 27 \$us

Europe (surface) : 32 euros

Europe (avion) : 35 euros

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens**, **américains** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

**Solaris, C.P. 85700, Succ. Beauport, Québec (Québec) Canada G1E 6Y6**

Courriel :  
[solaris@revue-solaris.com](mailto:solaris@revue-solaris.com)

Téléphone :  
**(418) 525-6890**

Fax :  
**(418) 523-6228**

Nom : \_\_\_\_\_  
Adresse : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

Veillez commencer mon abonnement avec le numéro:



**Solaris** est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 160 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 160 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : septembre 2006

© **Solaris** et les auteurs

# Lectures

K. J. Parker

## Les Couleurs de l'acier

Paris, Bragelonne, 477 p.

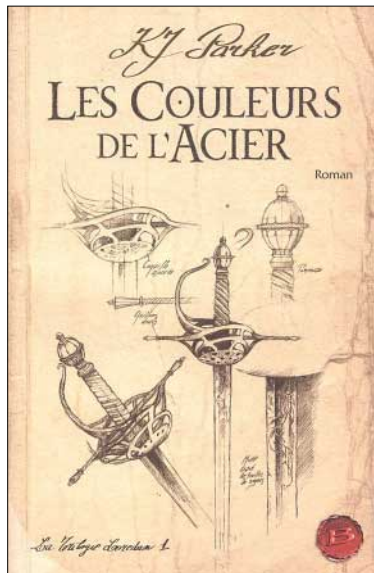
Avec **Les Couleurs de l'acier**, le premier tome de sa *Trilogie Loredan*, K.J. Parker amorce une fresque alliant les caractéristiques des romans de fantasy, d'aventure et de cape et d'épée. Les éditions Bragelonne publient, pour la première fois en langue française, un titre de la romancière britannique qui a fait paraître une demi-douzaine de romans dans les dix dernières années.

Sa carrière de juriste ayant visiblement influencé ses goûts narratifs, Parker choisit, comme personnage principal de sa trilogie, un avocat. Or, Bordas Loredan n'a rien à voir avec le traditionnel mythomane en costume trois-pièces. Dans **Les Couleurs de l'acier**, pas de textes de loi, pas d'éloquents discours visant à embrouiller le jury ; à Périmateia, les causes se disputent à la pointe d'une épée.

Plus bretteur que menteur, Loredan ne se doute pas que sa retraite du barreau sera chambardée lorsqu'on lui confiera la défense de Périmateia, la Triple Cité menacée par les terribles tribus barbares. Et même si le peuple clame qu'aucune armée ennemie n'a réussi à prendre Périmateia depuis des millénaires, rien n'a

préparé la cité aux dangers qui la guettent. Loredan doit choisir prudemment ses alliés, dans cette ville où espionnage et querelles intestines font maintenant partie du quotidien. Et c'est sans compter la malédiction que lui a lancée une jeune fille en quête de vengeance...

La magie, dans l'univers décrit dans **Les Couleurs de l'acier**, se rapproche plus d'une science philosophique que d'un art thaumaturgique. Le Principe est une énergie brute que seuls quelques initiés en quête de savoir parviennent à contrôler partiellement. Or, ceux-ci ne peuvent rien faire lorsque l'équilibre



magique de la Triple Cité est menacé par l'arrivée d'un Spontané, doué de la capacité inconsciente de tordre le Principe selon ses désirs.

Les destinées de plusieurs personnages se croiseront dans ce roman interminable teinté d'un humour inepte qui, en raison de sa simplicité (et parfois même de son mauvais goût – les plaisanteries de chiot mort ne font rire personne), ne fait que très rarement mouche. Malgré les longueurs qui s'accroissent, le style d'écriture de Parker est efficace et épuré. Demeurent toutefois quelques maladresses attribuables à l'inexpérience d'une jeune auteure étant rapidement devenue, on se demande pourquoi, l'une des figures montantes de la fantasy britannique contemporaine.

Jérôme-Olivier ALLARD

Richard Combailot (ed)

### **Elric et la porte des mondes**

Paris, Fleuve Noir, 2006, 450 p.

Préfacée par Michael Moorcock, voici une anthologie de dix-neuf textes originaux écrits par des auteurs français. Ils mettent en scène des aventures virtuelles d'Elric, aux prises avec toutes sortes de démons, de dieux et autres entités dans des paysages toujours plus sinistres. Cette mode des anthologies de textes originaux est intéressante. Combailot avait déjà, dans les années passées, rassemblé – ou provoqué – des textes autour d'Alice et de Peter Pan.

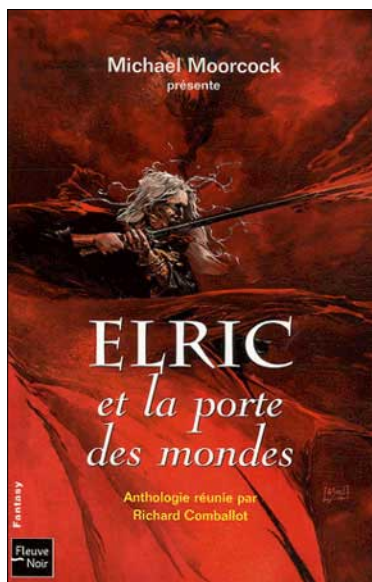
Ici, l'ensemble des nouvelles contribue à une symphonie d'hommages à ce personnage insondable d'Elric

dont l'épée magique, Stormbringer, se nourrit d'âmes. Parmi les auteurs, l'on retrouve de vieilles connaissances comme Christian Léourier, Christian Vilà, Daniel Walther ou Pierre Stolze, des quasi disparus comme Jacques Barbéri, des actuels comme Xavier Mauméjan, Fabrice Colin, Pierre Bordage ou Johan Heliot, et des nouveaux tels Jonas Lenn ou Laurent Kloetzer.

Ce mélange de tons, de rythmes, de qualités imaginatives autour du même personnage, toujours dans des paysages morbides, crée une impression d'éternité du combat mythique contre l'entropie, au nom du Chaos.

Parmi les meilleurs textes je choisirais, de Richard Canal, « Elric et l'enfant du futur » et, de Xavier Mauméjan, « Qayin ».

La préface de Moorcock est très instructive, et la publicité nous rap-



pelle que les neuf tomes du cycle d'Elric sont disponibles chez Pocket, ce qui donnera l'occasion à certains de comparer l'univers propre à Elric avec celui que les auteurs de l'anthologie ont inventé à son propos. Une anthologie à lire pour le plaisir de retrouver le survivant de Melniboné.

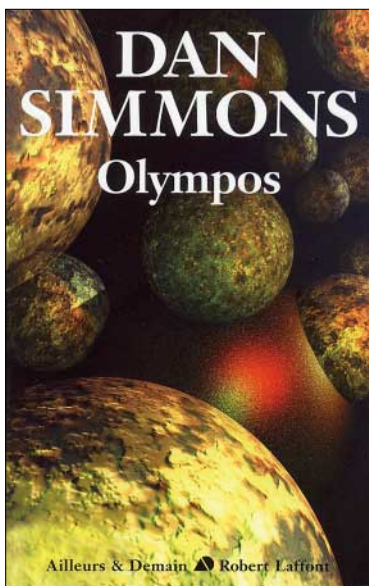
Roger BOZZETTO

Dan Simmons

### Olympos

Paris, Robert Laffont (Ailleurs & Demain), 2006, 779 p.

Rappelez-vous : dans la cent cinquante-deuxième livraison de votre revue préférée, celle de l'automne 2004, je vantais en long et en large la première partie du volumineux diptyque de Dan Simmons, **Ilium**. Je vous y parlais de la guerre de Troie, littéralement manipulée par des posthumains ayant élu domicile sur Mars, au faite du mont Olympos, mais aussi des moravecs, ces intelligences artificielles ayant élu domicile, elles, sur les satellites Europe et Io, et qui s'étaient immiscées dans les agissements des pseudos « Dieux » en constatant les bouleversements quantiques que ces derniers provoquaient à travers le système solaire. À la fin de ce premier volume, ces deux trames narratives se rejoignaient, les moravecs venant à la rescousse des héros de la guerre de Troie (Achille, Hector & cie) qui se révoltaient contre les Dieux en raison de la mort de Pâris, alors que la troisième trame, celle des « humains à l'ancienne », se concluait provisoirement sur la découverte d'une terrible mystification,



à savoir celle du paradis posthumain qu'on leur promettait à la fin de leur siècle de vie alors qu'ils terminaient leur existence en servant littéralement de pâture à une créature monstrueuse, Caliban.

Dans **Olympos**, Dan Simmons reprend là où il nous avait laissés puisque, dans les premières pages du roman, nous assistons, par l'entremise de la belle Héléne, de Ménélas et de Hockenberry, un universitaire du XX<sup>e</sup> siècle ressuscité par les Dieux, aux funérailles de Pâris. Malgré l'aspect parfaitement surréaliste de cette séquence (en raison du trou de brane qui, au loin, perce le ciel et donne directement accès à la planète Mars terraformée, mais aussi de la présence des moravecs et de leur dôme de protection énergétique qui protège la cité des foudres des Dieux), j'ai bien failli décrocher tant Simmons se complait à détailler de

façon grandiloquente les jeux de coulisses et les stratagèmes ourdis par les personnages de l'Antiquité. Heureusement, l'histoire se met enfin en marche pour de bon à la page 50, quand le moravec Mahnmut propose à Hockenberry de se rendre sur Terre, non celle de l'Antiquité où ils se trouvent, mais celle qui est contemporaine de la Mars des post-humains et qui abrite les derniers « humains à l'ancienne ». Vous aurez deviné que la trame narrative de ces derniers s'entremêlera bientôt aux autres et que, de liens en liens, de révélations en révélations, le lecteur ébahi, tout en ayant droit à un final à la hauteur de ses espérances les plus folles, comprendra enfin les tenants et les aboutissants de cette ambitieuse histoire future de l'humanité.

Malgré certaines longueurs, inévitables dans ce genre de pavé où la partie explicative prend une place importante, Simmons réussit dans les deux cents dernières pages à rendre vraisemblable ce qui, sous la plume d'un auteur moins doué, serait demeuré totalement invraisemblable (le passage le plus stupéfiant est sans doute la plongée d'Achille au plus profond des enfers – le Tartare, royaume de Démogorgon –, et sa rencontre avec Cronos et les autres Dieux antiques qui rappellent les fameux Grands Anciens de Lovecraft).

**Ilium** et **Olympos** témoignent de l'art de Simmons à créer du neuf avec du vieux. Il entremêle habilement littérature antique et poésie miltonienne, imaginaire shakespearien et prospective scientifique. Et comme il n'oublie pas les grandes questions politiques et écologiques de notre

époque, le résultat se transforme en une œuvre certes exigeante, mais néanmoins incontournable !

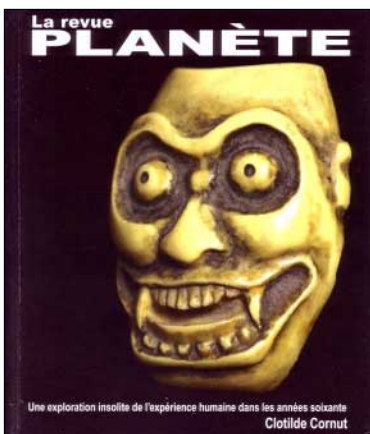
Jean PETTIGREW

Clotilde Cornut

**La Revue Planète (1961-1968)**

Paris, L'Œil du Sphinx, 2006, 284 p.

En 1960, **Le Matin des magiciens** de Louis Pauwels et Jacques Bergier bouleverse le monde de l'édition en France avec un succès aussi inattendu que phénoménal. Mais le livre fait plus que surprendre car il fascine les uns autant qu'il ulcère les autres, provoque des débats et installe subitement dans le langage une nouvelle expression qui va faire fureur : le « Réalisme Fantastique ». Surfant sur le succès et la polémique, les deux compères et quelques autres décident sur un coup de tête de lancer en 1961 une revue de bibliothèque bimestrielle baptisée **Planète**, sans se douter que cette aventure allait durer 41 numéros jusqu'en 1968, tous vendus à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires. Et si **Planète** s'arrête à l'automne 1968, c'est essentiellement dû à l'usure de ses rédacteurs qui, à commencer par Louis Pauwels et Jacques Bergier, ont un peu envie de passer à autre chose, et à la sensation que la revue n'est plus aussi « unique » qu'avant dans un monde qui a incorporé bien des idées qu'elle véhiculait contre vents et marées. **Planète** à peine enterrée, **Le Nouveau Planète** prend le relais, toujours sous la direction de Pauwels (qui a beaucoup évolué après le choc de Mai 1968), mais surtout



sans l'irremplaçable Jacques Bergier dont les suggestions éditoriales et les articles constituaient un des piments de la publication.

Le « phénomène **Planète** », comme on l'a appelé en son temps, attendait d'être étudié en détail et voilà qui est fait avec cette version livre du mémoire de maîtrise en Histoire contemporaine soutenu en 1994 par Clotilde Cornut à l'Université de Lyon II. L'auteur y passe au peigne fin le contenu des 41 numéros de la revue pour en faire apparaître les lignes directrices, celles-là mêmes qui ont fait de **Planète** une publication d'avant-garde résolument optimiste, un ovni de la presse française parti atterrir ensuite dans plusieurs pays pour y déposer des éditions étrangères, elles aussi à succès. Clotilde Cornut expose aussi les raisons du succès de **Planète** qui se définissait avant tout par « ce qu'elle n'était pas » et par une volonté de promouvoir tout ce qui n'intéressait pas les autres. On verra aussi ici comment cette revue a apporté dans un

monde un peu terne un vent de fraîcheur intense où l'imaginaire sous toutes ses formes, tel un spectre décidant de secouer une maisonnée endormie, prenait possession de la littérature, de l'art, des sciences, de l'érotisme et de l'histoire secrète du monde pour leur redonner de nouvelles couleurs. On pourra juste un peu regretter l'absence d'anecdotes pittoresques (compensée en partie par la présence d'une interview dynamique de Jacques Mousseau, le dernier rédacteur en chef survivant), mais ce n'est guère le propos d'un travail universitaire comme celui-ci, alors...

Agréablement illustré et présenté à l'identique de la revue, y compris les fameuses pages de couleur en fin de chaque numéro, **La Revue Planète** comprend aussi presque 100 pages signées Joseph Altairac et présentant, outre *tous* les sommaires détaillés de **Planète**, du **Nouveau Planète** et de **Planète** troisième série, l'ensemble éclectique et impressionnant de la production des éditions Planète. L'essai universitaire, de lecture aisée, se double donc d'un outil bibliographique de premier ordre.

Pour se procurer ce livre hors de France, le mieux est de passer par le site Internet de L'Œil du Sphinx ([www.oeildusphinx.com](http://www.oeildusphinx.com)) qui propose le paiement par PayPal. Le prix de l'ouvrage est de 19,00 euros auquel il faut ajouter le coût postal selon votre pays de résidence.

Un achat qui s'impose aussi bien aux amateurs de fantastique et de SF qu'à ceux qui aiment deviser régulièrement avec l'Ange du Bizarre.

Richard D. NOLANE



par Hugues MORIN [HM] et Daniel SERLINE [DS]

### What does a scanner see ?

Richard Linklater nous avait donné en 2001 le plus-que-dickien **Waking Life** qui, avec ses considérations sur la perception de la réalité et du rêve, avait toutes les allures des délires raisonnés de Philip K. Dick. Il avait aussi signé en 1993 **Dazed and Confused**, pour rester dans le même registre.

Il récidive avec une adaptation du célèbre roman de Dick, **A Scanner Darkly**, adaptation approuvée avec enthousiasme par la succession de l'écrivain (son fils et ses deux filles). Le film devait d'abord atteindre les écrans en septembre 2005, mais la rotoscopie a pris beaucoup plus de temps que prévu et c'est seulement dix mois plus tard qu'il a pris l'affiche. Selon un procédé déjà employé par ce réalisateur, l'histoire a d'abord été filmée dans de vrais décors avec de vrais acteurs (Robert Downey Jr, Woody Harrelson, Keanu Reeves, Winona Ryder), puis on a peint par-dessus l'image, lui donnant la texture de certains styles de dessins animés.

Dans un futur proche, Bob Arctor est un agent double de la police antidrogue. Sous le pseudonyme de Fred et le couvert d'un *scramble suit* (une combinaison qui génère constamment les images de divers personnages, de sorte qu'on ne garde aucune impression de la personne qui la porte), il tente de remonter la filière de la Substance D, une drogue particulièrement ravageuse qui perturbe la communication entre les hémisphères du cerveau et, ce faisant, altère





la perception de la réalité. Le propre patron de « Fred » ignore son identité, et il le mandate pour surveiller Arctor ainsi que ses coloc, l'équivoque Barris (Downey) et le débile Luckman (Harrelson). La paranoïa s'installe et même Donna (Ryder), la petite amie et la four-nisseuse de Bob, n'est plus le havre de fiabilité qu'elle incarnait. Le fait qu'Arctor doive visionner les images tournées chez lui par des caméras cachées ne l'aide pas à cerner ce qui s'est passé durant les périodes où vacillait son emprise sur la réalité ; au contraire.

Dans ce qui est l'une des adaptations les plus fidèles d'une œuvre de Philip Dick, l'intrigue s'avère plus claire que dans le roman ; on n'entretient pas vraiment de doute sur la réalité de ce qui se passe, ou du moins il n'y a pas de confusion quant au point de vue de la narration. Les dialogues au rythme enlevé sont savoureux ; Downey et Harrelson, en particulier, les dégustent à haute voix. Comme **Waking Life**, **A Scanner Darkly** est un régal pour l'esprit. Pas du tout un film grand public, il aura peut-être quitté les quelques écrans où il était projeté lorsque vous lirez ces lignes. Mais si vous êtes un vrai connaisseur et considérez comme moi que Philip Dick a mis au jour et exploité l'un des plus riches filons de la SF, emparez-vous de ce DVD dès qu'il apparaîtra sur les tablettes. Et puis tiens, offrez-vous un programme double, si vous trouvez **Waking Life**. [DS]

### 6(66) étoiles sur 10(00)

Le succès de **The Omen** en 1976, malgré son petit budget, avait permis à Richard Donner de réaliser par la suite le premier **Superman** avec Christopher Reeves et plusieurs autres méga-succès comme **Lethal Weapon**, sans compter l'Oscar que **The Omen** avait valu à Jerry Goldsmith pour son inquiétante musique chorale en latin.

Trente ans plus tard, l'œuvre a été reprise par John Moore, toujours sur le scénario de David Seltzer puisqu'il s'agit du même film presque plan pour plan. Seules ont été ajoutées une mort violente au début du film et quelques scènes de cauchemar. Et la décapitation, vers la fin, se passe autrement. Le nouveau film, tourné en République Tchèque, s'avère plus léché mais (du moins pour un spectateur qui a vu et revu l'original) bien moins intense.

La faute (si faute il y a) n'en revient pas juste aux acteurs. La critique a reproché à Liev Schreiber (vu antérieurement dans **The Manchurian Candidate**) un jeu plutôt figé ; mais si on revoit Gregory Peck dans ce rôle de Robert Thorn, ambassadeur étatsunien à Rome puis à Londres, on note qu'il le jouait sans plus d'intensité. Mia Farrow incarne désormais la sinistre nanny, et Pete Postlethwaite (lugubre comme toujours) le père Brennan. David Thewliss, dans le rôle de l'infortuné photographe Jennings, succède à David Warner (à qui le site IMDb attribue près de deux cents rôles !).

L'histoire, faut-il le rappeler, est celle du couple Thorn dont le premier bébé s'avère mort-né. La mère ne le sait pas (on suppose que l'accouchement problématique s'est passé sous anesthésie), aussi l'ambassadeur Thorn se voit-il offrir, par un prêtre de l'hôpital romain où cela se passe, un nouveau-né dont la jeune mère est morte en couches, et dont le père est inconnu. Déchiré, Thorn accepte et présente le bébé à son épouse comme le leur propre. On l'appellera Damien (jamais un prénom ne se sera autant propagé dans la société occidentale à la suite d'un seul film...).

Saut, six ans dans le futur. Thorn est maintenant ambassadeur au Royaume-Uni et des choses dramatiques commencent à se produire : la jeune nanny de Damien se suicide lors de sa fête d'anniversaire,



un vieux prêtre sert des mises en garde confuses à Thorn pour être ensuite empalé par la chute d'un paratonnerre, Katherine (l'épouse de Thorn) devient dépressive et commence à être hostile au bambin.

Un paparazzi, qui a des raisons de se sentir concerné par les mauvais présages (« *omens* ») se lance avec l'ambassadeur dans une enquête qui les mènera dans la Cité Éternelle puis en Terre Sainte. En un mot comme en cent, Damien (né d'un chacal femelle, et non d'une femme) serait le fils du démon, c'est-à-dire l'Antéchrist. Les chiffres 666 dissimulés à la racine de ses cheveux en constitueraient la preuve et quiconque menacerait l'avenir du garçon subira un sort tragique – dû à tout sauf au hasard.

Si vous êtes vraiment féru de fantastique biblique (et de cinéma), pourquoi ne pas vous offrir une séance de visionnement comparatif entre les deux versions ? Si en plus vous louez le coffret-anniversaire du premier **Omen**, celui de Donner, vous aurez droit à des heures de matériel complémentaire, dont une bonne part s'avère intéressante. (Vous pensiez comme moi qu'il y avait eu deux suites au célèbre film ? Eh bien il y en avait eu quatre, dont un téléfilm et le pilote d'une série télévisée jamais concrétisée.)

Pour la petite histoire, Harvey Stephens, qui incarnait le premier Damien aux joues roses et au sourire malicieux, joue un reporter dans **The Omen** 2006 (je ne l'ai pas vu, l'ayant su par la suite). Quant à son successeur, le petit Seamus Davey-Fitzpatrick, on l'a choisi dans un autre registre, plutôt pâle et renfrogné, choix qui se défend bien car son air taciturne a quelque chose d'inquiétant.

Si par ailleurs vous êtes trop jeune pour avoir connu l'œuvre d'origine, la version 2006 se laisse regarder comme un bon thriller fantastique, sans plus. Avec trente ans d'évolution dans l'horreur, on ne pouvait s'attendre à ce que la nouvelle mouture ait un impact comparable à l'original, surtout en l'imitant d'aussi près. On se pose la même question que pour **Psycho** ou **L'Aventure du Poséidon** : pourquoi les avoir refaits ? [DS]

### Petit film magique

Le film **The Illusionist** est basé sur la nouvelle « Eisenheim the Illusionist », parue dans le recueil **The Barnum Museum** (1990) de Steven Millhauser. Comme cet Américain à la production parcimonieuse mais digne d'un prix Pulitzer (pour le roman **Martin Dressler**, 1996) est l'un de mes écrivains préférés, je me suis laissé tenter par la relecture de quelques-unes de ses meilleures nouvelles en préparant cette critique.

Mauvaise idée.

Il en est ainsi des écrivains dont on admire le plus la prose ; on dépose leur livre et l'on se demande : « Pourquoi est-ce que je continuerais d'écrire, alors qu'il existe déjà des œuvres comme celle-ci ? » Des nouvelles qui, bien que vous les ayez déjà lues deux ou trois fois, vous font encore un effet, ici, dans la poitrine, et là, dans les yeux ?

Rédiger la critique d'un film tiré d'une nouvelle de Millhauser a aussi quelque chose de vain. D'une part, je sais que ses meilleures œuvres littéraires ne seront jamais portées à l'écran : elles sont trop rêveuses, reposent sur une douceur et une légèreté qui confinent au « presque rien », n'offrant donc pas grand-chose au scénariste. Mais bon, certains cinéastes sont déjà parvenus à me surprendre agréablement, pourquoi se fermer à tout espoir ?

« Eisenheim the Illusionist », qui ne compte que 22 pages, ne compte guère parmi les meilleurs textes de cet écrivain contemporain. En fait, le scénariste et réalisateur Neil Burger a dû ajouter un aspect majeur à l'histoire pour la rendre plus captivante. Située à l'époque d'Houdini, du spiritisme et de la fin des empires, l'histoire se déroule à Vienne vers 1900. Eisenheim est plus qu'un prestidigitateur : la mise en scène, et la nouvelle, nous laissent envisager que le surnaturel existe et que le personnage incarné par Edward Norton pratique réellement la magie. Adolescent, à Bratislava, Eduard Abramowitz était tombé amoureux d'une jeune aristocrate, Sophie Ritter, amour réciproque bien qu'Eduard fût un roturier. Ils furent séparés parce qu'une telle amitié était inconvenante. Le garçon, déjà apprenti magicien, faillit à la promesse faite à Sophie : un jour ils allaient disparaître ensemble.

Quinze ans plus tard, l'homme triomphe à Vienne sous le nom de scène Eisenheim, au point que le prince héritier Léopold, très sceptique, vient assister à une représentation. Lorsque l'illusionniste demande un volontaire pour monter sur scène, le prince envoie sa fiancée, une jeune comtesse qui s'avère être Sophie. Ils se reconnaissent et commencent à se revoir secrètement, malgré les mises en garde du chef inspecteur Uhl (Paul Giamatti, aussi intéressant ici qu'en concierge dans **Lady in the Water**). Mis au fait de cette liaison, et voulant utiliser la



comtesse dans le cadre de ses ambitions politiques, le prince antipathique, joué par Rufus Sewell (**Dark City, A Knight's Tale**) se montre implacable et cruel. Je n'en dis pas davantage car, en plus d'être un film fantastique (si on fait ce choix), **The Illusionist** s'avère aussi un mystère (au sens policier).

De fait, Todorov serait fier de cette œuvre car elle entretient, tout du long, le fameux doute au sujet du surnaturel, en particulier au chapitre de l'âme (ou de l'esprit) revenant de l'Au-delà et se manifestant de manière visible. Nous voilà en pleine ère des ectoplasmes et du spiritisme, courant philosophique qu'évoque habilement le scénario, aussi adroitement qu'il effleure l'idéologie républicaine menaçant les empires européens de l'époque.

L'héritier du trône des Habsbourg et sa jalousie, la liaison passionnée pour une femme qui serait à la fois la fiancée du prince et un amour de jeunesse du magicien, les menées clandestines de la police secrète autour d'Eisenheim et la stratégie de celui-ci pour y échapper, rien de cela ne figurait dans la nouvelle. En revanche, dans le texte, le génie de la scène avait un caractère plus ambigu, pas entièrement aimable : un orgueil, un sens de la rivalité qui ne se retrouvent pas dans le film.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'un « grand » film, je ne trouve rien à lui reprocher (je n'ai pas cherché bien fort, mais à vous d'en juger). Tourné à Prague et en République Tchèque, hanté par la musique de Philip Glass, bien secondé par des effets visuels réussis, **The Illusionist** est à voir sans faute. Nul doute qu'il se trouvera encore en salles au moment où vous lirez ceci car il a été fort bien reçu, tant par la critique que par le public (bien qu'on l'ait offert sur bien peu d'écrans, comme si ses distributeurs n'étaient pas trop sûrs de ce qu'il fallait en faire).

Et si vous en avez l'occasion, faites connaissance avec l'œuvre de Millhauser, un écrivain classé sur les rayons de la littérature générale mais flirtant souvent avec le réalisme magique et parfois avec le fantastique ou avec la fantasy moderne. [DS]

## The Descent

Convenons qu'il n'y aurait pas de films de suspense si les personnages se comportaient prudemment et de manière exemplaire. Les drames – dans les maisons abandonnées, les cavernes ou en plongée sous-marine – arrivent surtout quand on se met à faire des conneries. **The Cave**, à cet égard, était exemplaire. Le film britannique **The Descent** vient démontrer que les femmes aussi peuvent agir stupidement.

Le film de Neil Marshall commence avec trois femmes faisant de la descente de rapides (en Écosse, présume-t-on). Le mari et la fillette de l'une d'elles, Sarah, les attendent à l'arrivée. Sur le chemin du retour, l'époux soucieux cause un accident routier digne de **The Omen**, dont Sarah sera la seule survivante. Le spectateur pas trop distrait aura deviné que... Enfin, notez le regard que s'échangent le mari et l'une des autres femmes.

Un an plus tard dans les Appalaches, le même groupe de sportives, auxquelles se joignent deux autres amies ou connaissances (plus la blonde de l'une d'elles, comprend-on) se lance dans une autre aventure. L'objectif est de souligner leurs retrouvailles par une expédition qui les liera: une descente spéléologique. Juno, forte tête du trio initial, ne joue pas franc jeu dès le départ. Trouvant que la première caverne choisie était une trop facile « trappe à touristes », elle mène plutôt le groupe vers l'entrée d'un réseau nouvellement découvert et non-exploré – mais sans le leur dire. C'est seulement quand une carte s'avérerait indispensable qu'elle avoue sa faute. On s'égare, on se coince dans un conduit étroit, on vient près d'être écrasé lors d'une secousse sismique, on perd des cordes d'escalade, on franchit un abîme au péril de sa vie, on a des hallucinations auditives... Et ça, c'est avant que les choses ne se gâtent !

Puis on fait des découvertes : de l'art rupestre digne de Lascaux, du matériel d'escalade datant d'un siècle et les squelettes humains qui vont avec. Mais on n'a pas le choix de poursuivre, à la recherche de la deuxième issue (car la première a été bloquée par le séisme). L'ambiance n'est décidément plus à la camaraderie, surtout lorsqu'on commence à voir les hominidés carnassiers...



Devant ce film pas très bavard, le spectateur est libre de spéculer – comme les infortunées aventurières – sur l’origine de ces créatures. Pour ma part j’ai choisi de croire qu’il s’agissait d’humains dévolués au fil des millénaires, car ils sont gris de peau, aveugles comme toute faune cavernicole et ils ont développé un système de sonar à la manière des chauves-souris. Par ailleurs ils ne sont pas captifs sous terre car des monceaux d’ossements (et une carcasse de chevreuil montrée dans la forêt à l’arrivée) établissent qu’ils vont chercher leurs proies à la surface.

Le film est captivant, intense, féroce, et comporte quelques retournements. Je ne surprendrai personne en annonçant que les six femmes ne sortiront pas toutes vivantes de cette descente aux enfers, excusez le cliché.

Il ne s’agit pas d’un Grand Film, mais pourquoi ne pas vous payer un doublé spéléologique avec **The Cave**, qui datait lui aussi de 2005 ? [DS]

### Pulsations à zéro

Une des réflexions que je me suis faites en sortant de voir **Pulse**, c’est que je devrais davantage porter attention aux critiques de films lorsqu’elles sont presque unanimement négatives.

Dans ce film sans âme, les morts continuent d’exister sur une fréquence qui jusque récemment n’était pas perçue par la technologie humaine. Un ingénieur informatique du nom de Zieglar leur a involontairement ouvert la porte de notre monde, et un étudiant prénommé Josh (avec qui le film commence) a contribué à leur faciliter l’invasion en *hackant* le résultat de ses découvertes. Se manifestant comme des fantômes (au sens télévisuel : images floues, neigeuses, transparentes et sautillantes), ils s’en prennent aux vivants en aspirant leur énergie vitale, les laissant pour quelques jours tels des morts en sursis, jusqu’à ce qu’un réseau de meurtrissures noires couvre leur corps entier, après quoi ils se suicident ou se dispersent violemment en cendres.

À la suite du suicide de Josh, sa blonde Mattie et leur groupe d’amis sont hantés par des messages de l’au-delà reçus sur leurs ordinateurs, même lorsque débranchés. Les morts clavardent, emploient le cellulaire et la messagerie-texte, se manifestent tant à l’écran (mais sans *webcam*) qu’en personne (mais sans substance). Seul du ruban gommé rouge, utilisé libéralement, peut sceller une chambre et les empêcher d’y pénétrer.

Tous ces étudiants évoluent sur un campus et dans des appartements sales, sinistres, et si déprimants que les gens s’y suicideraient



sans incitatif surnaturel. Vous n'avez pas vraiment besoin d'en savoir davantage. Malgré quelques effets plutôt réussis, qui pourraient presque être saisissants s'ils n'avaient tous été repiqués pour monter la bande-annonce, **Pulse** mérite l'un des plus gros BOF que j'aurai décerné à un film dans toute ma carrière de cinéphile. Ça n'a même pas le mérite d'être risiblement mauvais : c'est mou, c'est flou, c'est glauque (dans des tons argent et bleutés). Parlant de bleu, Ian Somerhalder a toujours d'aussi beaux yeux (il incarnait Boone dans la téléserie **Lost**, celui qui mourait trop tôt dans la saison). Ayant racheté l'ordinateur du suicidé, c'est lui qui, sous le nom de Dexter, aidera l'héroïne à y voir plus clair en se montrant un peu plus proactif qu'elle. Il ne vaut pas plus le déplacement que les autres acteurs/trices.

**Pulse** est basé sur le film **Kairo**, du Japonais Kiyoshi Kurosawa, film que je ne verrai probablement jamais. Wes Craven – bâillement – a contribué au scénario de cette version. Malgré le recours à des acteurs étatsuniens (dont Brad Dourif, pour deux minutes) le film a été tourné en Roumanie (voir : glauque), d'où présence au générique final de bien des noms finissant en « cu ».

C'est bien tentant de conclure mon commentaire pas une expression qui a la même terminaison... [DS]

### Pourquoi le monde n'avait pas besoin de **Superman Returns**

Lois Lane, journaliste au *Daily Planet*, vient de remporter le Pulitzer pour son article intitulé : « Pourquoi le monde n'a pas besoin de Superman ? » La pertinence de son article est justifiée par l'absence du super-héros qui dure depuis cinq ans. En effet, cinq ans plus tôt des astronomes ont découvert les restes d'un système



solaire que Clark Kent/Superman a identifié rapidement comme étant son monde natal. Il est donc parti vers ce lointain système à la recherche de ses racines. Puis, n'ayant rien trouvé, il revient sur Terre. En cinq ans, toutefois, les choses ont changé. Lois Lane a un conjoint et un enfant, Lex Luthor s'est échappé et le reste de la planète va plutôt mal avec les guerres, la violence, le crime... Bref, on dirait bien que le monde a encore besoin de Superman. Clark Kent reprend donc du service au *Daily Planet*, et Superman recommence à sauver les gens dans le besoin. Yé.

Comme le film se situe définitivement après les deux « premiers » films (dans lesquels Christopher Reeve tenait le rôle principal), on se dit que l'on regarde une suite. Mais l'apparition de Brando en Jor-El, les plans diaboliques de Lex Luthor, sa découverte de la kryptonite et sa tentative d'éliminer Superman privé de ses pouvoirs, la balade du super-héros avec Lois Lane dans les airs : toutes ces scènes ont déjà été vues dans **Superman** ou **Superman II**. **Superman Returns** relève donc autant du *remake* que de la suite et ce mélange gâche le film, en offrant trop de répétitions pour apprécier les morceaux originaux.

Par exemple, Superman démontre qu'il est un parfait idiot lorsqu'il se laisse entraîner sur un bloc contenant de la kryptonite où il perdra ses pouvoirs, puisqu'il est déjà tombé dans ce piège avant ! Pas dans ce film, d'accord, mais nous sommes bien dans le même univers ou quoi ?... Ce qui s'est passé avant que Lois Lane ait un enfant et se trouve un conjoint, c'est déjà arrivé, oui ou non ? Cet exemple illustre parfaitement le problème généralisé de cohérence qu'a entraîné l'incapacité des créateurs à décider s'ils faisaient une suite ou un *remake*.

Le scénario est également plein de longueurs. Il offre parfois des dialogues naïfs (« *I forgot how warm you are* »), et n'explique



jamais vraiment ce que fait Lex Luthor, ni surtout comment il le fait. Comme l'équipe de méchants acolytes à ses côtés ne fait absolument rien du film (ils parlent à peine d'ailleurs), l'impression qui se dégage de Luthor est celle d'un méchant de pacotille. Son plan diabolique tient en une idée : il fait pousser du cristal en le mettant dans l'eau, sans avoir l'air d'y comprendre quoi que ce soit. À un moment, je n'ai pu retenir un bâillement.

Le film hésite aussi entre monde imaginaire et actualités réelles. Si le zapping de Clark à la télé lui montre les guerres, notre héros semble presque se contenter d'aider les vieilles dames à traverser la rue. Une scène suggère qu'il intervient partout sur la planète, mais ses interventions semblent superficielles – à part bien sûr la scène qui marque son retour avec la navette spatiale et le Boeing.

Enfin, le manque de perspicacité des personnages face à l'identité de Superman passe moins bien dans ce film que dans les adaptations antérieures. L'astuce a toujours été un peu naïve, mais avec le retour de Clark de cinq ans de « voyage » qui correspond au retour du super-héros, il devient décidément difficile de croire que la gagnante du Pulitzer qui côtoie les « deux » personnages soit aveugle à ce point.

**Superman Returns** est donc une déception après les attentes élevées suscitées par quelques films récents qui ont su ressusciter ou exploiter avec talent des franchises comme *Spider-Man*, *Batman* ou *X-Men*, d'autant plus que c'est Bryan Singer, réalisateur des deux premiers **X-Men**, qui a quitté cette série lucrative et saluée par la critique pour aller réaliser **Superman Returns**. Cette décision peut surprendre, sauf si on sait que Singer a souvent déclaré qu'il rêvait de réaliser **Superman**, et on sent dans ses propos à quel point il a du respect pour le matériau d'origine, et pour Richard Donner, réalisateur du premier volet en 1978. Le look de son Clark Kent/Superman s'inscrit dans cette lignée. On a l'impression qu'à tant aimer et respecter cette vision du héros, Singer s'est trop effacé pour faire de **Superman Returns** un film original. On sent parfois la touche personnelle du réalisateur et ses thématiques favorites (le rejet et la solitude, revoir **Apt Pupil** ou **X-Men**), surtout lorsque Superman espionne/écoute les conversations de Lois et son conjoint avec la maison en transparence. Mais ces scènes sont bien trop rares. Ainsi en va-t-il des acteurs, tous très bons, mais qui jouent exactement comme dans le film de 1978. Sans même mentionner la récupération des *rushes* de 1978 de Marlon Brando pour jouer Jor-El. On voulait rendre hommage, certes, mais les spectateurs auraient préféré un film

intéressant. Les recettes ont donc été décevantes, avec 195 millions de recettes nord-américaines pour l'été. Il est amusant de constater que **X-Men 3** a ramassé 234 millions...

C'est donc Lois Lane qui a le dernier mot : le monde n'a en effet pas besoin de Superman... si c'est pour faire toujours la même chose. [HM]

### Pourquoi le monde a besoin de Jack Sparrow dans **Pirates of the Caribbean : Dead Man's Chest**

J'avais adoré le premier opus des (més)aventures de Jack Sparrow, ce pirate un peu idiot qui a hanté les Caraïbes sur nos écrans en 2003 dans **Pirates of the Caribbean : The Curse of the Black Pearl**. Il s'agissait même d'un des meilleurs films de l'année, ce qui plaçait la barre haute pour une suite. Heureusement pour les fans de Sparrow, les scénaristes, réalisateurs et acteurs du film original ont tous remonté à bord pour cette aventure en deux volets (la suite de **Dead Man's Chest** est déjà annoncée en 2007 sous le titre de **At World's End**).

On apprend cette fois que c'est à la suite d'un marché avec le maître des sept mers, Davy Jones, que Jack Sparrow était devenu le capitaine du *Black Pearl*. Treize années ont passé depuis, et c'est le temps pour Jack de payer sa dette. Or, notre pirate ne tient pas tant que ça à se départir de son âme (et on le comprend quand on voit Davy Jones). Il partira donc à la recherche du coffre mythique qui contiendrait le cœur de Jones, afin d'éviter la damnation du fond des mers, entraînant plus ou moins malgré lui dans l'aventure ses ex-associés Will Turner et Elizabeth Swann, ainsi que bien d'autres collaborateurs ou vieux adversaires.

Cette série de films réalisés par Gore Verbinski est une belle exception dans le monde du cinéma de divertissement. Car tout en assurant le mélange d'action et de fantastique, d'humour et de combats à l'épée qui avait fait le charme et le succès du premier film, ce second volet se révèle encore plus extravagant, sans qu'on ait l'impression que les créateurs perdent le contrôle ou en font trop. Car **Dead Man's Chest** propose un scénario à multiples facettes, avec plus de scènes d'action (dont cet amusant combat à l'épée, à trois, sur une roue de moulin qui s'est détachée !) et plonge plus rapidement et directement dans le fantastique que le premier film. Malgré un budget colossal et des scènes ambitieuses – les quelques apparitions du Kraken, créature au service de Jones, par exemple –, jamais n'a-t-on l'impression de regarder un film prétentieux. On se laisse emporter par les multiples rebondissements, on s'amuse et on rigole, et on



s'attache encore plus à ces pirates bons et mauvais. Les effets visuels et sonores sont hallucinants et Davy Jones et ses acolytes, à bord du vaisseau *Flying Dutchman* réussissent à amuser, surprendre et dégoûter tout à la fois. Bref, l'ensemble du film est savoureux à plusieurs niveaux.

L'interprétation de Johnny Depp est encore l'élément central qui distingue ce film des autres films d'aventures. Avec son maquillage et son costume farfelus, sa diction, sa démarche, et même son cabotinage, cet acteur toujours intéressant a créé avec Sparrow un personnage réjouissant, un antihéros égoïste, ni courageux, ni fiable, ni même loyal envers ses amis. S'il n'est pas très intelligent comparé aux habituels héros d'aventure, il possède l'esprit vif du fourbe, du *trickster*. Le contrepoids apporté par Will Turner (joué avec talent par Orlando Bloom), véritable héros, loyal et qui emporte le cœur de la belle Elizabeth Swann (Kiera Knightley, délicieuse et pleine de fougue) donne un bel équilibre au film. Bill Nighy fait un Davy Jones surprenant et plus subtil que le méchant de service habituel (voir ma critique de **Superman Returns**, par exemple, où Luthor est un méchant en carton).

C'est bien simple, après les 2h30 de projection, on se surprend à être déçu que ça soit « déjà » fini et on en redemande. L'immense succès de **Dead Man's Chest** (plus de 400 millions de recettes nord-américaines) s'explique en partie par la popularité de l'épisode précédent, mais comme les créateurs ont su livrer la marchandise, il y a fort à parier que le troisième volet connaîtra un démarrage exceptionnel. Vivement 2007 ! [HM]

### Pourquoi le monde devrait voir **La Science des rêves**

Le réalisateur français Michel Gondry nous a déjà livré l'inégal **Human Nature** et l'excellent **Eternal Sunshine of the Spotless Mind**. Dans les deux cas, il travaillait sur des scénarios de Charlie Kaufman (l'auteur de **Being John Malkovich**). Pour **La Science des rêves**, Gondry a écrit son propre scénario.

Stéphane revient à Paris après la mort de son père, mexicain, pour vivre près de sa mère, française, qui lui a trouvé un nouvel emploi dans une entreprise de calendriers. Esprit créatif, il se rend vite compte que ses talents seront inutiles pour effectuer ce travail ennuyant. Il compense par ses rêves, qu'il met parfois en image via une émission de télévision personnelle qu'il filme avec des caméras en carton. Puis, il tombe amoureux de sa voisine Stéphanie, qui est à la fois attirée et effrayée par l'imaginaire débordant de Stéphane. La solution se trouve peut-être là où l'imagination de Stéphane ne connaît pas de limites...

Difficile de rendre justice à l'histoire de **La Science des rêves** par un simple résumé. Le film de Gondry, comme le faisaient ses précédents, propose plusieurs niveaux de réalités/irréalités. À vivre et à mettre en scène ses rêves, Stéphane finit d'ailleurs par confondre ceux-ci avec la réalité qui l'entoure. Le résultat est féroce original, souvent poétique, et découle d'une liberté que le réalisateur n'aurait jamais pu avoir s'il avait travaillé avec un studio américain. D'autant plus qu'il n'est pas lié au scénario d'un autre. L'étrange drôlerie qui marque toutes les scènes – les hilarantes comme les tristes – nous montre que les thèmes chers au cinéaste (l'imaginaire, les relations avec l'entourage, l'esprit, l'amour et l'enfance) peuvent encore être exploités sous divers angles avec originalité.



Car bien que le film ne soit pas si difficile à suivre – moins qu’**Eternal Sunshine of the Spotless Mind**, en fait – il n’en demeure pas moins qu’à s’amuser avec le concept de rêves et réalité, Gondry ne réalise pas un film linéaire et pré-mâché. Spectateurs paresseux s’abstenir. Par contre, ceux qui feront l’effort de plonger dans le monde de Stéphane n’en sortiront pas déçus, tellement l’univers de ce film est compact et riche en idées. Je pense au groupe musical composé d’ours en peluche, de la machine à voyager une seconde dans le temps (et qui fonctionne), de la poursuite en voitures de carton, à ce cheval mécanique propulsé par un système aléatoire ou aux nuages en ouate que l’on peut faire tenir au plafond si on joue la bonne note au piano. Je pense à la scène où Stéphane propose son projet de « désastrologie », hilarante malgré sa simplicité et la naïveté du protagoniste « trop » créatif au goût de son patron. Et quand Stéphane et Stéphanie font couler l’eau du robinet et qu’il en sort des papiers de cellophane comme ceux qu’ils se proposent d’utiliser pour simuler la mer dans un montage vidéo, on sent que le réalisateur s’amuse aussi avec ses propres niveaux de réalité.

Un mot sur l’interprétation et la langue. Le film a été tourné en français, mais comme Stéphane a passé toute son enfance au Mexique avec son père, il parle espagnol, parfois anglais, et un peu français. Dans ce rôle de timide à l’imagination débordante, Gael García Bernal (que l’on a vu dans **Y tu mamá también** et **Diarios de motocicleta**, entre autres) est attachant et touchant, bref absolument parfait. Stéphanie, jouée avec une aisance naturelle par Charlotte Gainsbourg, ainsi que le collègue de travail épais et macho joué avec humour par Alain Chabat, complètent à la perfection la distribution principale du film. Comme le film mélange trois langues (avec primauté du français et sous-titres pour le reste), il est impératif de le voir dans sa version originale, si on veut réellement savourer tout le scénario. Je n’arrive pas à imaginer d’adaptation qui puisse rendre justice à certaines scènes puisque le scénario intègre le fait que ses personnages ne parlent pas toujours la même langue. Parfois, la chose porte à confusion ou permet des jeux de mot – ou encore, fournit une occasion à Stéphane de prétendre qu’il n’a rien compris.

J’ai hésité avant de proposer dans ces pages un commentaire sur **La Science des rêves**, puisque le film ne relève pas directement de la SF ou du fantastique. Mais son univers onirique et sa réalisation débridée m’ont convaincu que l’amateur d’imaginaire ne pouvait tout simplement pas se priver de voir ce film original et touchant qui, par son esprit, est proche des genres couverts par **Solaris**. [HM]